

lait l'instinct religieux, ne se trouveront pas tout à coup mises en liberté.

« Le Christianisme, a dit Guizot, est nécessaire pour les peuples. En effet, il est une école de respect ». — Sans doute; moins pourtant que les religions hindoues, qui ont fait respecter à l'Humanité jusqu'à la séparation absolue des castes, si contraire à tous les sentiments naturels et au bon fonctionnement des lois sociales. Assurément une société ne peut subsister si on n'y respecte pas ce qui est respectable, et le respect est ainsi un élément même de la vie publique; c'est ce que nous sommes trop portés à oublier en France; mais d'autre part une société ne peut progresser si on y respecte ce qui n'est pas respectable, et le progrès est une condition de vie pour les sociétés. Dis moi ce que tu respectes et je te dirai ce que tu es. Le progrès par lequel le respect de l'homme s'applique à des objets de plus en plus hauts est le symbole même de tous les autres progrès accomplis par l'esprit humain.

Sans la religion, dit encore l'école de Guizot, la question sociale emportera les peuples: c'est l'Eglise qui maintient la propriété. — S'il y a une question sociale, ne cherchons pas à la dissimuler, mais travaillons sincèrement et activement à la résoudre. Qui trompe-t-on ici? Dieu n'est-il plus qu'un moyen de sauver le capitaliste? Le problème social, du reste, ne se pose pas avec moins de force aujourd'hui devant les religions que devant la libre pensée. Le Christianisme, qui renferme implicitement dans ses principes le communisme, a répandu lui-même chez le peuple des idées qui ne peuvent pas ne pas germer dans la grande fermentation de notre époque. C'est ce que confesse un défenseur du Christianisme libéral, M. de Laveleye. On sait que tout était commun entre les premiers chrétiens, et le communisme était la conséquence immédiate du baptême. « Tout est commun parmi nous excepté les femmes, répètent Tertullien et saint Justin; nous apportons et nous partageons tout ». On sait avec quelle véhémence les Pères de l'Eglise ont attaqué la propriété. « La terre, dit saint Ambroise, a été donnée en commun aux riches et aux pauvres. Pourquoi, riches, vous en croyez-vous à vous seuls la propriété! » — « La nature a créée le droit commun. L'usurpation a fait le droit privé ». « L'opulence est toujours le produit d'un vol », dit saint Jérôme. « Le riche est un larron, dit saint Basile; c'est l'iniquité qui fait la propriété privée », dit saint Clément. « Le riche est un brigand », dit saint Chrysostôme. Enfin Bossuet lui-même s'écrie dans le sermon sur les dispositions relatives aux nécessités de la vie: « Les murmures des pauvres sont justes: pourquoi cette inégalité des conditions? » Et dans le sermon sur l'éminente dignité des pauvres: « La politique de Jésus est directement opposée à celle du siècle ». Enfin Pascal, résumant dans une image toutes ces idées socialistes qui avaient fait le fond de la prédication chrétienne: « Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants; c'est là ma place au soleil. Voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre ». Ces pauvres enfants qui sont les hommes ne se sont pas toujours résignés à cette usurpation; de là, dès le moyen-âge, des soulèvements et des massacres: les Pastoureaux et les Jacques en France, Watt Tyler en Angleterre, les Anabaptistes et Jean de Leyde en Allemagne. Mais, ces grandes explosions apaisées, le prêtre chrétien avait alors pour dompter les foules la foi robuste qu'il pouvait leur inculquer dans les compensations célestes; toutes les béatitudes se résument en celle-ci: heureux les pauvres, car ils verront Dieu. De nos jours, par le progrès des sciences naturelles, la certitude des compensations se trouvent nécessairement altérée; le chrétien même, moins sûr du Paradis, aspire à voir se réaliser dès cette vie la justice qu'on lui a représentée sous les traits de la justice céleste. Ce qui reste de

plus durable dans le Christianisme, c'est donc moins le frein qu'il savait imposer aux foules que le mépris de l'ordre établi qu'il avait semé en elles. La religion est obligée d'appeler aujourd'hui la science sociale à son aide pour lutter contre le socialisme. Le vrai principe de la propriété, comme de l'autorité sociale, ne peut pas être religieux: il est dans le sentiment même du droit de tous et dans la connaissance de plus en plus scientifique des conditions de la vie civile ou politique.

Mais la moralité même des peuples, n'est-ce pas la religion qui en est la sauvegarde? — Il est vrai qu'on se représente d'habitude l'immoralité et le crime chez le peuple comme liés à l'irréligion et produits par elle; il n'est pourtant rien de plus contestable, les criminalistes l'ont bien montré. A considérer la masse des délinquants de tous les pays, l'irréligion n'est chez eux que l'exception, et une exception relativement rare. Dans les pays très religieux, comme l'Angleterre, les coupables ne sont pas moins nombreux, mais ils sont plus croyants; la plupart, nous dit Mayhew, font profession de croire à la Bible. En France, où l'irréligion est si fréquente, il est naturel qu'elle soit fréquente aussi chez les délinquants, mais elle est loin d'être la règle; elle se rencontre surtout chez les chefs de bande, les organisateurs du crime, tous ceux enfin qui sortent du commun, comme Mandrin au siècle dernier, La Pommerais, Lacaenaire. Si les criminalistes se voient forcés d'accorder un véritable génie antisocial à quelques criminels, il n'est pas étonnant qu'on rencontre chez plusieurs d'entre eux une instruction et un talent suffisants pour se débarrasser des croyances superstitieuses de la foule, partagés par leurs compagnons de crime. Ni ce talent ni cette instruction n'ont pu arrêter leurs tendances mauvaises, mais ils ne les ont certes pas produites. Les criminalistes citent nombre de faits prouvant que la religiosité la plus minutieuse et la plus sincère peut s'allier avec les plus grands crimes. Despine raconte que Bourse venait à peine d'accomplir un vol et un homicide qu'il allait s'agenouiller à l'office religieux. La fille G., en jetant la mèche incendiaire sur la maison de son amant, s'écriait: « Que Dieu et la bienheureuse Vierge fassent le reste! » La femme de Parency, au moment où son mari tuait un vieillard pour le voler, priait Dieu pour que tout allât bien. On sait combien était religieuse la marquise de Brinvilliers, qui put d'autant plus facilement être condamnée qu'elle avait écrit de ses mains une confession secrète de ses péchés, dans laquelle elle mentionnait, — en même temps que les parricides, fratricides, incendies, empoisonnements sans nombre, — le compte de ses confessions omises ou peu soigneuses.

La religion n'est pas plus que l'irréligion responsable de tous ces crimes; car ni l'une ni l'autre ne peuvent, en ce qu'elles ont d'élevé, pénétrer dans la tête d'un criminel. Quoique le sens moral soit primitivement distinct du sentiment religieux, ils agissent et réagissent sans cesse l'un sur l'autre. On pourrait établir cette loi, que tout être chez lequel le sens moral est assez profondément oblitéré devient incapable d'éprouver en sa pureté le vrai sentiment religieux; tandis qu'au contraire il est plus apte qu'un autre à s'attacher aux formes superstitieuses des croyances et du culte. Le sentiment religieux le plus haut a toujours pour principe un sens moral affiné, quoique d'ailleurs lorsqu'il s'exagère lui-même jusqu'au fanatisme, il puisse, en réagissant sur le sens moral, l'altérer à son tour. Chez celui qui manque de sens moral, la religion ne produit que des effets mauvais, fanatisme, formalisme et hypocrisie, parce qu'elle se trouve nécessairement incomprise et dénaturée.

(à suivre)

M. GUYAU.

La Religion et la Moralité populaire¹

L'affaiblissement graduel de l'instinct religieux permettra de consacrer au progrès social une foule de forces distraites jusqu'alors et détournées par les préoccupations mystiques; mais on peut se demander si, par le doute religieux, d'autres forces nuisibles à la société, et que jusqu'ici compensait ou annu-

¹ L'Irréligion de l'Avenir, par M. Guyau, 1 vol. gr. in-8. — Félix Alcan, éditeur, 108, boulevard Saint-Germain, à Paris.

les traits de la justice céleste. Ce qui reste de

teurs d'alors ne travaillaient que cinq jours sur sept, croient-ils donc, ainsi que le racontent les économistes menteurs, qu'ils ne vivaient que d'air et d'eau fraîche? — Allons donc! — Ils avaient des loisirs pour goûter les joies de la terre, pour faire l'amour et rigoler; pour banqueter joyeusement en l'honneur du grand Dieu de la Fainéantise. La morose Angleterre, encagottée dans le protestantisme, se nommait alors la « joyeuse Angleterre » (*Merry England*). — Rabelais, Quevedo, Cervantès, les auteurs inconnus des romans picaresques, nous font venir l'eau à la bouche avec leurs peintures de ces monumentales ripailles dont on se régalaient alors entre deux batailles et deux dévastations, et dans lesquelles tout « allait par escuelles ». — Jordaens et l'école flamande les ont écrites sur leurs toiles réjouissantes. Sublimes estomacs gargantuesques, qu'êtes-vous devenus? — Nous sommes bien dégénérés et bien rapetissés. La vache enragée, la pomme de terre, le vin fuchsiné, le schnaps prussien savamment combinés avec le travail forcé ont bien débilité nos corps et borné nos esprits. Et c'est alors que l'homme rétrécit son estomac et que la machine élargit sa productivité, c'est alors que les économistes nous prêchent la théorie malthusienne, la religion de l'abstinence et le dogme du travail? Mais il faudrait leur arracher la langue et la jeter aux chiens.

Parce que la classe ouvrière avec sa bonne foi simpliste s'est laissé endoctriner, parce que, avec son impétuosité native, elle s'est précipitée à l'aveugle dans le travail et l'abstinence, la classe capitaliste s'est trouvée condamnée à la paresse et à la jouissance forcées, à l'improductivité et à la sur-consommation. Mais, si le sur-travail de l'ouvrier meurtrit sa chair et tenaille ses nerfs, il est aussi fécond en douleurs pour le bourgeois.

L'abstinence à laquelle se condamne la classe productive, oblige les bourgeois à se consacrer à la sur-consommation des produits qu'elle manufacture désordonnément. Au début de la production capitaliste, il y a un ou deux siècles de cela, le bourgeois était un homme rangé, de mœurs raisonnables et paisibles; il se contentait de sa femme ou à peu près. Il ne buvait qu'à sa soif et ne mangeait qu'à sa faim. Il laissait aux courtisans et aux courtisanes les nobles vices de la vie débauchée. Aujourd'hui, il n'est fils de parvenu qui ne se croit tenu de développer la prostitution et de mercerialiser son corps pour donner un tout aux labeurs que s'imposent les ouvriers des mines de mercure; il n'est bourgeois qui ne s'empiffre de chapons truffés et de Laffite navigué, pour encourager les éleveurs de la Flèche et les vigneron du Bordelais. A ce métier, l'organisme se délabre rapidement, les cheveux tombent, les dents se déchaussent, le tronc se déforme, le ventre s'entripaille, la respiration s'embarrasse, les mouvements s'alourdissent, les articulations s'ankylosent, les phalanges se nouent. D'autres, trop malingres pour supporter les fatigues de la débauche, mais dotés de la bosse du prudhomisme dessèchent leur cervelle comme les Garnier de l'économie politique, les Acollas de la philosophie juridique, à élucubrer de gros livres soporifiques pour occuper les loisirs des compositeurs et des imprimeurs.

Les femmes du monde vivent une vie de martyr. Pour essayer et faire valoir les toilettes féériques que les couturières se tuent à bâtir, du soir au matin, elles font la navette d'une robe dans une autre; pendant des heures, elles livrent leurs têtes creuses aux artistes capillaires qui, à tout prix, veulent assouvir leur passion pour l'échafaudage des faux chignons. Sanglées dans leur corsets, à l'étroit dans leurs bottines, décolletées à faire rougir un sapeur, elles tournoient des nuits entières dans leurs bals de charité afin de ramasser quelques sous pour le pauvre monde. Saintes âmes!

Pour remplir sa double fonction sociale de non-producteur et de sur-consommateur, la bourgeoisie dut non seulement violenter ses goûts modestes, perdre ses habitudes laborieuses d'il y a deux siècles et se livrer au luxe effréné, aux indigestions truffées et aux débauches syphilitiques; mais encore soustraire au travail productif une masse énorme d'hommes, enfin de se procurer des aides.

Voici quelques chiffres qui prouvent combien colossale est cette déperdition de forces productives. D'après le recensement de 1861, la population de l'Angleterre et du pays de Galles comprenait 20.066.244 personnes, dont 9.776.256 du sexe masculin et 10.289.965 du sexe féminin. Si l'on déduit ce qui est trop vieux ou trop jeunes pour travailler, les femmes, les adolescents et les enfants improductifs, puis les professions idéologiques telles que gouvernants, police, clergé, magistrature, armée, prostitution, arts, sciences, etc., ensuite les gens exclusivement occupés à manger le travail d'autrui, sous forme de rente foncière, d'intérêt, de dividendes, etc., il reste en gros, huit millions d'individus des deux sexes et de tout âge, y compris les capitalistes fonctionnant dans la production, le commerce, la finance, etc... Sur ces huit millions, on compte :

Travailleurs agricoles (y compris les bergers, les valets et les filles de fermes habitant chez les fermiers)	1.098.261
Ouvriers des fabriques de coton, de laine, de chanvre, de lin, de soie, de tricotage.	42.670
Ouvriers des mines de charbon et de métal	565.835
Ouvriers métallurgiques (hauts fourneaux, laminiers, etc.)	396.998
Classe domestique	1.208.648

« Si nous additionnons les travailleurs des fabriques textiles et ceux des mines de charbon et de métal, nous obtenons le chiffre de 1.208.442; si nous additionnons les premiers et ceux de toutes les usines métallurgiques, nous avons un total de 1.039.605 personnes; c'est-à-dire chaque fois un nombre plus petit que celui des esclaves domestiques modernes. Voilà le magnifique résultat de l'exploitation capitaliste des machines » (Karl Marx, *Le Capital*). A toute cette classe domestique dont la grandeur indique le degré atteint par la civilisation capitaliste, il faut ajouter la classe nombreuse des malheureux voués exclusivement à la satisfaction des goûts dispendieux et futiles des classes riches: tailleurs de diamants, dentellières, brodeuses, relieurs de luxe, couturières de luxe, décorateurs des maisons de plaisance, etc...¹.

(à suivre)

PAUL LAFARGUE.

MÉLANGES & DOCUMENTS

« Nous sommes hargneux de nature à toute chose neuve qui déconcerte nos idées reçues et dérange notre habitude. La suspicion, l'ironie haineuse, « l'impatience de tuer » se dressent aussitôt. N'est-ce pas d'hier même, la protestation furibonde de ce membre de l'Académie invité à la démonstration du phonographe? Avec quelle indignation le savant « instituteur » refusa de se prêter une seconde de plus à cette supercherie de ventriloque, et de quel fracas il sortit, jurant que l'impertinent mystificateur aurait affaire à lui! »

NADAR.

(*Facès et Profils, Souvenirs du XIX^e siècle.*)

¹ « La proportion suivant laquelle la population d'un pays est employée comme domestique, au service des classes aisées, indique son progrès en richesse nationale et en civilisation ». (R. M. Martin, *Ireland before and after the Union* (1848). Gambetta, qui niait la question sociale, depuis qu'il n'était plus l'avocat nécessaire du Café Procope, voulait sans doute parler de cette classe domestique sans cesse grandissante quand il réclamait l'avènement des nouvelles couches sociales.

L'Imprimeur-Gérant : E. HABERT.

cesseurs, peu importe... être même Sire, car il faut que l'œuvre de la Révolution s'accomplisse, et vraiment elle s'accomplit.

L'erreur des protestataires vient de ce que l'on n'a malheureusement parlé de la Révolution, jusqu'à présent, qu'en idéologue ou bien en sectaire. Lequel en traitera d'une équitable façon? c'est-à-dire en mettant d'un côté les généreuses aspirations et la tendre métaphysique des philosophes et des pamphlétaires, leur amour vivace de la justice et du bien, et de l'autre, les actes de ces hommes très pratiques qui guidèrent tout le mouvement social et le canalisèrent, de ceux-là dont l'esprit étroit et cupide anime encore aujourd'hui le moindre de nos conseillers municipaux.

Les discours des sociologues, les révoltes du